

LA VÉRITÉ POUR MICA

— Polar —

ROMAN

LA VÉRITÉ POUR MICA

Philippe COET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média, d'après une photo de FORRAY Didier, colombe au gilet par balles - dessin du graffeur Banksy sur un mur de Bethleem.

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-412-7

*À Jeanne Coet, Marie Houyvet
Ainsi qu'à Jeanne et Léonard Debacker*

Du même auteur

Sous le nom d'Antoine de Tounens
aux éditions L'Harmattan

Mensonges et déraison

Le Pas de l'Étoile

Edmée



Sous le nom de Philippe Coet

Une odeur de kérosène

Skyground

Ces secrets qui nous accompagnent

L'Empreinte de l'ambition

Le Cinquième Chiffre après la virgule

Flyers



1.

Mica a une silhouette de portemanteau agrémenté d'un maillot de basketteur américain et d'un pantalon noir plus ample qu'un pyjama, le tout rehaussé de boots aux allures de pneus de camion. Une sorte d'Harry Potter converti à l'inclusivité avec sa tignasse brune, ses yeux bleus et ses lunettes à fine monture d'acier. Néanmoins, un détail grince dans cette rapide description, un tatouage au cou : une colombe affublée d'un gilet pare-balles ! Un souvenir d'un voyage en Palestine avec ses parents. Cet oiseau de la paix tagué sur un mur de Bethléem l'avait particulièrement touchée. Ses parents avaient voulu lui montrer la Palestine sous la colonisation israélienne, et à leur désespoir, leur fille s'était transformée en vraie « catho », après la visite du Saint-Sépulcre ! Eux, des purs laïcs, connus au rectorat pour leur syndicalisme et leur défense des causes perdues, qui ne manquaient pas un jour de grève, en étaient retournés. Alors qu'ils avaient eu en tête d'affranchir Mica sur la condition de vie des Palestiniens : le résultat était inattendu. Son père, professeur d'histoire, et sa mère, professeure de français, chloroformés à toutes les contestations, du féminisme à l'écriture inclusive, en passant par la défense des minorités à la sexualité incertaine, ne manquaient aucun défilé. Combien de fois l'ont-ils traînée à des manifestations, dont Mica ignorait tout ! Jusqu'à ce dernier mois, peu avant ses quinze ans, où elle a pris en plein nez des gaz lacrymogènes. Au retour, ses yeux bleus ressemblaient à ceux d'un lapin russe ; une semaine de conjonctivite. Un ophtalmologue lui a même diagnostiqué un début d'ulcération de la cornée. Cette fois, la professeure de français a dû remettre son cours sur Olympe de Gouges et s'occuper de sa fille. Mica a été dispensée de ces épisodes contestataires. Depuis, elle s'adonne à son grand plaisir, celui de prendre le métro et de taper la discussion avec les violoneux

et autres joueurs de flûte de Pan, si ce n'est avec des SDF avachis sur leurs bancs. Moyennant un chewing-gum ou une cigarette, elle engage la conversation ; une virée dans le métro peut alors lui prendre tout un après-midi. Elle veut être travailleuse sociale, et même humanitaire à... Paris ! Pourtant, ses parents lui avaient tracé un cursus qui devait la conduire à Normal Sup. Ne lui ont-ils pas fait sauter deux classes ! Mais travailleuse sociale, dans le métro... quand même ! Les deux profs s'accrochaient à l'honorable école qu'ils n'ont jamais réussi à intégrer. Aujourd'hui, ils doivent s'y résigner. Mica en est apaisée, elle tient son surnom de la contraction de Mimi-Catherine. Un délire de ses parents qui voulaient à sa naissance quelque chose d'inimitable, le fonctionnaire de l'état civil n'a pas moufté ; néanmoins à l'usage, ils se sont lassés les premiers. Elle est devenue Mica, un surnom qui lui plaît, et elle s'est promis de le faire inscrire sur sa carte d'identité dès ses dix-huit ans.

Même le vol de son portable dans le métro ne l'a pas découragée de ses virées souterraines, pourtant il renfermait ses contacts, ses discussions sans fin, ses vidéos à mettre le feu à tous ses copains. Deux garçons trop collants qu'elle avait abordés lui avaient dérobé son sésame, mais son désespoir n'a pas suffi à la chasser du métro. Les couloirs du Châtelet constituent sa forêt vierge, son Amazonie, son Annapurna ; un monde inconnu à découvrir. Elle y a aussi fait des rencontres hors du temps, comme cette sœur dominicaine venue du Rwanda aider les plus démunis de la capitale. Sœur Mélisse est plus noire qu'un tableau de Pierre Soulages, mais elle a des yeux qui rient tout le temps et des traits d'une grande finesse. Elle porte avec ostentation une croix de buis et une coiffe bordée de blanc. Elle arpente inlassablement les couloirs du métro pour secourir les clochards avinés, ou les drogués en plein *trip* ; les migrants perdus aussi. Sœur Mélisse pourrait être sa mère, son franc-parler est sa seule arme quand elle est prise à partie, ce qui lui arrive fréquemment. Elle n'a peur de rien, d'origine tutsie échappée au génocide de sa famille, elle est « dans la main de Dieu », ne cesse-t-elle de répéter. Toutes les deux se sont rencontrées au Forum des Halles. Mica avait hâte de partager ses souvenirs de Jérusalem, elles

ont discuté pendant une heure ou plus. Toutes les deux étant fâchées avec le temps. La dominicaine lui a parlé de ses maraudes dans Paris, la jeune lycéenne a été subjuguée. La religieuse lui a pourtant dit qu'elle était bien jeune pour ainsi se hasarder seule. Autour d'un taco, elles ont parlé de tout, sauf du génocide. Sujet tabou. Mica a bien ri en apprenant que la dominicaine avait dû se soumettre, à la demande de la mère supérieure, à un test sur les maladies vénériennes. « Pas une sœur n'a été positive ! » Le soir en rentrant rue des Écoles, elle a évoqué avec ses parents cette nouvelle amie, une Rwandaise, le professeur d'histoire lui a parlé de l'implication française dans le génocide, mais la discussion a été écourtée, quand elle a évoqué sa croix de buis et sa coiffe. Ils sont comme ça les parents, ils ne supportent pas « l'engeance des curés ». En arrivant à la station Maubert, avant de se laisser happer par cet air de printemps qui pointe pour la première fois, elle s'arrête à l'étal d'Agay, un jeune sikh vendant des agrumes et des sodas en bas de l'escalier mécanique. Avec lui, elle entame une ultime discussion sur une nouvelle musique entendue sur Spotify. Habituellement fort discret, il peut devenir volubile face à cette jeune cliente qui lui achète un joint de temps en temps. Discrètement, quand elle lui prend trois kiwis, il glisse un pétard prêt à l'emploi pour quelques euros de plus. La première fois, il avait même inscrit son numéro de portable sur le sac en papier. Mica, intarissable, voulait en savoir plus sur la religion sikhe, et sur son turban. Plus simplement, elle avait appris qu'il sous-louait son étal à son oncle, titulaire d'un titre de séjour. Agay doit avoir dix-huit ans ou un peu plus, son teint cuivré et son dastar coiffant ses cheveux noirs retiennent les regards des voyageurs pressés. D'une extrême politesse et d'une égale humeur, même lors des périodes de pointe quand les gens courent à leur métro, et qu'ils écorchent un merci du bout des lèvres. Dès son retour à l'appartement, Mica glisse les kiwis du jour sur un plateau et escamote le surplus entre ses doigts. Il est inutile que son père s'en aperçoive, il ne s'est jamais montré favorable à ces égarements. L'âge l'a rendu amnésique, selon sa mère. À cet instant, Bertrand Bailly est installé à son bureau en train de corriger des copies, un tressautement des épaules traduit de temps à autre son agacement. Il

parle alors « d'incurie », mais peu de ses élèves du lycée Jules-Vallès à Montreuil doivent en comprendre la signification. Pour l'homme, l'histoire est un humanisme dont tout élève doit s'imprégner. « Un nouveau catéchisme en déshérence », se plaint-il régulièrement. Là encore, il s'étonne des yeux béatement interrogateurs de son jeune auditoire. Bertrand est né à la mauvaise époque, il aurait voulu naître à l'âge des hussards de la République. En ce temps où l'enseignement était un sacerdoce laïque, aujourd'hui les élèves prétendent tout savoir avant le début du cours, mais en vrac, à l'image d'une boîte de puzzle renversée. « Tout est à reprendre, et une année scolaire n'y suffit pas ! » Alors, entre deux cours, dans la salle des professeurs, il milite pour la restructuration des programmes, la revalorisation de salaires, et même la refonte de la V^e République, pourquoi pas ! Presque la révolution. Son espoir déçu de voir Mica intégrer Normale Sup, il ne se lamente plus, il s'est résigné. Sa mère, Paule, quant à elle, tout aussi désabusée, s'est tournée vers les mouvements associatifs, elle milite chaque semaine pour un objet différent, pour le féminisme, l'indexation du point d'indice, ou le harcèlement scolaire ; elle excelle pour dénicher tous les lundis un nouveau sujet. Chaque soir avant un dîner rapide autour de l'îlot de la cuisine, elle n'a qu'une question : « Et toi, Mica, qui t'a importunée ? » Elle ne répond plus. À quoi bon parler des sifflets ou des réflexions salaces qu'elle entend, son quotidien est ailleurs. Elle voudrait parler d'Agay, de son étal qui vivote, et des autres qui hantent les couloirs du métro. Ce samedi soir, Mica va à la messe à Saint-Sulpice, un rendez-vous incontournable depuis son retour de Palestine. Pour agacer ses parents, elle parle du « miracle de Jérusalem ! ». Elle affirme qu'elle s'est découvert quelque chose qui ressemble à la foi. « D'autres sont végétariens, ou trotskistes, moi je suis chrétienne ! » Sa mère est sceptique, son père déçu. Tant pis, elle y va seule. Là, durant l'office, Mica envie sœur Roberta, une jeune Calabraise, reléguée à la quête – avec sœur Mélisse –, les deux religieuses se glissent dans les travées, accompagnant leurs gestes d'un sourire à amollir les porte-monnaie les plus desséchés. Après l'office, elle dînera d'une soupe dans leur logement qu'elles partagent